Une cuisine à la campagne il y a trente ans

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 15 [i.e. 11]

PDF erstellt am: **23.04.2019**

Persistenter Link: http://doi.org/10.5169/seals-176564

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

pratique serait alors de contracter un emprunt national, à un taux modéré et remboursable par l'autorité fédérale dans un laps de temps aussi court que possible; celui-ci aurait lieu lors de l'acquitement complet par les colons des avances faites sur une déclaration de pauvreté et de moralité. Dans ce cas, les communes intéressées pourraient aider aussi leurs ressortissants par des secours pécuniaires, ou, ce qui vaudrait peut-être mieux, en se portant cautions pour ceux-ci vis-à-vis de la caisse fédérale.

Il nous semble entendre d'ici quelques-uns de nos lecteurs, si ce n'est tous, dire en souriant que l'auteur de ces lignes arrange les choses comme *des noix sur un bâton*, en un mot, que son projet de projet mérite la qualification de *chimère*, mot dont il a eu du reste la précaution de se servir en commençant la seconde partie de cet article. Dans ce cas, la seule excuse que nous mettons en avant pour toute défense, c'est que nous sommes convaincus qne l'avenir tient en réserve des ressources toujours nouvelles, puisqu'il doit suffire à des besoins toujours nouveaux, et que ce qui est impossible aujourd'hui sera faisable dans un moment donné. Pour finir, qu'on se serve où qu'on ne se serve pas des moyens indiqués plus haut, on reconnaîtra tôt ou tard que notre patrie aurait un grand intérêt à avoir une colonie nationale qui répondrait au besoin d'activité sans cesse croissant de notre population, régulariserait l'émigration suisse, donnerait à notre commerce une nouvelle vie et qui, tout en devenant une source de prospérités matérielles pour la mère-patrie, ferait connaître et aimer au delà des mers ses institutions républicaines.

H. R.

Nous avons un ami qui possède dans ses cartons des choses charmantes, écrites comme le cœur les dicte, suivant les souvenirs et les impressions du moment. M. Lambossy a bien voulu nous laisser buttiner quelques instants dans ce petit trésor littéraire et nous espérons que ce ne sera pas la dernière fois. Ce qui suit est tiré d'un cahier manuscrit renfermant plusieurs morceaux de ce genre que l'auteur appelle ses *Glanures vaudoises*. Ces scènes prises sur le fait et habilement décrites formeraient, réunies en volume, un tableau des plus vrais de notre vie rustique. M. Lambossy est d'ailleurs connu dans la Suisse française par des publications littéraires de mérite; qu'il nous suffise de citer ses *Souvenirs d'Italie*, reproduits dans le temps, en feuilleton, par le journal *Le Pays*.

Une cuisine à la campagne il y a trente ans.

Nous prenons ce mot dans le sens le plus restreint; par *cuisine*, nous entendons cet espace multiforme où s'apprêtent les aliments et où se trouvent et se conservent les ustensiles *ad hoc*.

La cuisine est le lieu où se retrouvent et se réunissent, durant les longues soirées d'hiver, les membres de la famille que le travail extérieur a dispersés et retenus comme éloignés pendant la belle saison; elle est, à ce point de vue, le creuset où s'épurent et se retrempent les affections.

La cuisine est pavée de briques et son plafond est enfumé et noir comme l'ébène. Un *ratelier*[1] qui fait face à la porte, supporte et étale la vaisselle représentée par des assiettes de faïence, de terre plus commune encore, et par des plats et des soupières de même qualité.— Au rayon supérieur sont retenus, dans des mortaises, les ustensiles de cuivre et de tôle derrière lesquels se cachent, comme honteuses de leur infériorité et de leur grand âge, les cafetières à fond jaune et à chausses qui faisaient les délices de nos grand'mères, et que de plus modernes, de plus élégantes, pour ne pas dire de meilleures, ont fait reculer ici à une hauteur qui semble indiquer l'éloignement des siècles qui les créa, et donner la mesure de la répugnance qu'elles inspirent aux goûts luxueux de notre époque. — Entre les deux rayons inférieurs, beaucoup plus espacés que

[1] Dressoir à plusieurs gradins où l'on étale la vaisselle. Ce meuble, relégué aujourd'hui à la campagne, ornait jadis les salons. Les comtesses et grandes dames avaient des dressoirs à trois gradins, les femmes des chevaliers à deux gradins, les autres sans gradins. — Ces gradins, qui paraissent avoir indiqué le rang, signifiaient-ils peut-être les pas faits pour se rapprocher du chef suprême de l'Etat? Et notre âge ferait-il l'explication ou la satire de cette distinction, en tolérant pour tous un nombre indéterminé de gradins qui ne conduisent qu'aux trônes des araignées qui ont suspendu leur toile dans l'espace ménagé entre le dressoir et le plafond, espace hors de l'atteinte salutaire du balai.

Sans se lever, d'un geste et d'un sourire gracieux, elle le salua et l'invita à s'asseoir. Bussy, qui ne s'étonnait pas facilement, fut étonné de cet acceuil. Malgré les avertissements de Roquebrune, il n'avait pas cru trouver tant d'aisance dans une situation si délicate; surtout il avait peine à s'habituer à ce balancement continuel du fauteuil, que la conversation n'interrompit pas.

« Après tout, pensa-t-il, c'est l'usage à New-York. Pourquoi serais-je étonné de ce sans-gêne charmant? Si les femmes d'Amérique renoncent à cette étiquette d'Europe qui les protége aussi efficacement que leur propre vertu contre l'audace des hommes, est-ce à moi de le trouver mauvais? »

Cette réflexion lui rendit sa hardiesse et sa gaieté accoutumées. Il parla d'amour avec feu; sur ce sujet, entre gens de sexe différent, la conversation ne tarit pas. Il parla aussi de constance et se donna pour un Amadis. Cora, qui ne s'en souciait guère, feignit de le croire, et lui demanda d'un air provoquant qu'elle beauté il préférait à toutes les autres. Bussy répondit galamment qu'il ne l'avait jamais su avant ce jour, mais qu'il commençait à le comprendre. Il fit le portrait flatté de la belle Américaine, n'oubliant ni la couleur de ses cheveux, ni le bleu de ses yeux, ni le rose de son teint, ni la rondeur de sa taille, ni même le goût de sa toilette. Tout en parlant, il se rapprocha d'elle, lui prit la main et la baisa avec la ferveur d'une âme dévote; elle la retira sans se fâcher, et recula les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur. Bussy devint plus pressant; il ne feignait presque plus d'amour, il commençait à se sentir gagné par l'émotion réelle ou feinte de miss Cora.

Tout à coup, au moment où Bussy allait oublier toute la terre et les sages avis du Canadien, miss Cora fit à notre héros une question qui tomba sur son amour comme une douche d'eau glacée, et l'éteignit. Elle lui demanda s'il voulait demeurer en Amérique et s'il était riche.

(La suite prochainement.)

les autres, trônent, d'un côté, la *seille* (le seau) qui contient la provision d'eau dans laquelle nage la *casse jaune*, et de l'autre, la *grolette* [1] et la *cassoton*.

A l'une des planches de sapin qui forment les côtés du dressoir, sont suspendus la brillante bassinoire et l'ustensile précieux qui sert à la torréfaction du café, et de l'autre sont fixés le plat à barbe et le couteau multiple qu'on emploie à diviser les raves en ces charmants filets blancs dont on fait la *compote*. Enfin, sous le dressoir, et reposant sur le carrelage, sont alignées symétriquement et par rang de capacité, toutes les marmites dont on a une ample collection.

Vis-à-vis du dressoir est un buffet vitré où se tient, sous clef, la vaisselle des grandes occasions, qu'on conserve avec plus de soin, mais qu'on aime à laisser voir; puis, peut-être quelques pièces d'argenterie que des parrains et marraines généreux ont offerts aux enfants le jour même du baptême de leurs filleuls ou filleules. Derrière les vitres de cette armoire on remarque aussi, exposés en guise de chinoiseries, quelques petits objets de luxe tels que, une statuette en plâtre du premier Napoléon debout sur son inexorable rocher de Sainte-Hélène, tenant une lunette de longue-vue de la main droite et cachant la gauche entre le troisième et le quatrième bouton de son habit; en un mot, un Napoléon à la pose traditionnelle et auquel sert de pendant un perroquet aux vives couleurs et fait de même matière. Enfin, quelques chaises dont le fond est de bois ou de paille, une table sur laquelle se prélasse l'important et l'inamovible *terru* [2], complètent l'ameublement rustique.

Consacrons quelques mots bien sentis à l'âme de la cuisine, à cet objet invisible pour les visiteurs et dont la place dépend, ou de l'importance de la valeur intrinsèque de son contenu, ou du pur caprice de la ménagère. Chacun devine ici la *toupine du beurre fondu*, ce Protée insaisissable dont l'absence laisse sans âme tant de cuisines appartenant à des êtres dotés d'âmes élevées, et dont la présence et les flancs rebondis égaient celles de tant d'individus au cœur sec comme un très-ancien palimpseste. Qui ne connaît la douloureuse et pittoresque expression du pauvre, disant que, pour mettre du beurre à sa soupe, il le puise dans la *toupine* avec une aiguille à tricoter rougie au feu !

Puisque, malgré le désir que nous en avons, nous ne pouvons rien changer à cet état de choses, arrivons bien vite, pour nous distraire de ces regrets impuissants, au *coin du feu*, où se réchauffent le corps et le cœur, au *coin du feu* où, sous l'action d'une douce chaleur, les cœurs se dilatent et s'épanchent, où les conseils se demandent et se reçoivent, où les marchés se concluent, où s'échangent les doux aveux, où se déroule la chronique du jour, surtout si une voisine très-causeuse, venue pour empletter une demi-douzaine d'œufs, consent à accepter un siége, car elle y restera une heure et plus. C'est au *coin du feu* que se racontent les accidents dont les journaux ont apporté la nouvelle; on s'y entretient du sermon du dernier dimanche, on y jase même politique; on y fait des contes de revenants pendant lesquels les regards des enfants qui se blottissent contre leur mère expriment tour à tour la joie, la surprise et l'effroi. Souvent aussi le plus lettré fait à la société attentive la lecture des *petites lettres* [1] de la *Gazette* arrivée le matin.

O ! coin du foyer paternel ! De combien de joies et de douleurs n'es-tu pas l'écho ! Combien de souvenirs gais et tristes n'apportes-tu pas à l'homme au déclin d'une vie pendant laquelle il a vu tant de vides se faire autour de lui, et surtout ce vide que rien ne viendra combler jamais, ce vide que fait en nous quittant ce génie tutélaire de la famille que rien ne peut remplacer, ce génie auquel les payens seuls pouvaient substituer leurs inutiles dieux lares. Ce génie, c'est la MÈRE ! qui, quel que soit son âge, et celui de ses enfants, n'est jamais vieille pour ceux-ci. Que ceux qui ne l'ont pas perdue en bénissent Dieu et se souviennent de cette belle pensée de M. Petit-Senn, qu'il a eu le tort grave de confondre avec d'autres sous le titre de *Boutades :* « La mort d'une tendre mère est le premier chagrin qu'on pleure sans elle. » Qu'ils se souviennent que les bons passent, que les meilleurs passent et que les mères elles-mêmes meurent.

(*La suite prochainement.*)

[1] La *grolette* est un instrument culinaire des plus importants. Il est fait de terre de Porrentruy et sert à la cuisson des mets dont la délicatesse et le prix ont réduit la quantité.

[2] Le *terru* est un pot d'étain ou de grès qui se remplit de piquette plusieurs fois par jour et qui est la source commune où chacun va se désaltérer sans qu'il soit jamais question d'un droit de préséance.

[1] Les petites lettres sont le feuilleton d'un journal.

M. Frédéric de Gingins.

Les sciences historiques viennent de faire une grande perte dans la personne de M. le baron Frédéric de Gingins-Lasarraz. Nous laissons à d'autres mieux qualifiés l'agréable tâche de faire la biographie de cet homme distingué. Nous nous contenterons d'indiquer aux abonnés du *Conteur* les titres de quelques-uns des nombreux ouvrages de ce savant; à leur lecture, ils pourront se convaincre que M. de Gingins se plaisait surtout à résoudre les problèmes historiques les plus difficiles; peu d'écrivains ont aussi bien que lui connu le moyen-âge.

Certaines branches des sciences naturelles lui étaient aussi familières; son histoire naturelle des Lavandes, ainsi que son mémoire sur la famille des Violacées, lui assignent un rang distingué parmi les botanistes de ce siècle.

Dans le nombre de ses ouvrages historiques disséminés dans les recueils de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, et dont nous voudrions voir une édition complète faite par ses héritiers, nous citerons les suivants :